

À propos de la publication des actes du colloque Les piétismes à l'âge classique, crise, conversion, institutions, coll. Racines et modèles, sous dir. Anne LAGNY, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2001, 380 p.

Le piétisme a-t-il existé ?

Tel est le titre d'un article de Michel Godfroid dans la revue *Études Germaniques* paru en 1971¹ et ayant pour sous-titre : « Histoire d'un concept fait pour la polémique ». Cet article a paru suffisamment sérieux à Martin Greschat pour qu'il le traduise et le joigne au volume où il fait état des nouvelles tendances de la recherche en ce qui concerne le piétisme². Toutes les autres contributions « témoignant éloquemment du renouveau des études piétistes »³, on se demande comment l'on peut à la fois déclarer un « non-sujet » et en parler si abondamment.

Le problème est typiquement français. La préface au volume dont nous faisons état tente de le cerner⁴. La recherche sur le piétisme est presque totale-

¹ Michel GODFROID, « Le piétisme allemand a-t-il existé ? Histoire d'un concept fait pour la polémique », *Études Germaniques* 101 (1971), p. 32-45.

² Martin GRESCHAT (sous dir.), *Zur neueren Pietismusforschung*, coll. Wege der Forschung, 440, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977, p. 91-110.

³ *Les piétismes à l'âge classique...*, p. 11 : « les études sur le piétisme en Allemagne sont en plein essor. Après les grandes interprétations qui ont fait date, celle de Ritschl à la fin du XIX^e siècle, l'approche sociologique de Max Weber ensuite, celles enfin des années 70, il est devenu impossible d'envisager une étude du piétisme qui soit l'œuvre d'un seul homme. La recherche mobilise les compétences de diverses disciplines et relève d'une approche désormais plurielle. La fondation d'un centre de recherche interdisciplinaire pour l'étude du piétisme (« Interdisziplinäres Zentrum für Pietismusforschung der Martin-Luther Universität, Halle-Wittenberg ») vient relever la théologie de son rôle directeur dans la conduite du travail en cours. Édition de textes canoniques des fondateurs, colloques, multiplicité des études de détail et des monographies : le champ des études sur le piétisme s'ouvre, ce qui témoigne d'une activité et d'une santé florissante. ».

⁴ *Ibid.*, p. 11-28.

ment absente en France, et ce mouvement très mal connu. La parution des actes de ce colloque organisé à Lille dans un contexte des études germanistes, où les plus grands spécialistes allemands (et italiens !) ont accepté d'apporter leur contribution est d'autant plus importante, mais c'est aussi une véritable surprise. Jamais des textes de cette qualité scientifique n'avaient été édités en français⁵. Ce sont des historiens de la littérature et de la pensée germaniques qui ont traité du sujet en tant que cadre de formation de la « Goethezeit » (l'époque de Goethe), de Lessing à Schleiermacher, en passant par Goethe, Kant, Schiller, Novalis, etc. : « Des efforts de rénovation religieuse qui débouchent sur une vie intérieure abondante et lyrique qui apportait la consolation à beaucoup d'esprits qui ne trouvaient pas à s'employer ailleurs. »⁶ L'auteur fait remarquer que l'image du piétisme a été dès le XIX^e siècle réduite et biaisée par cette approche uniquement littéraire. Elle était aussi datée et conditionnée par les événements contemporains marqués par un antagonisme franco-germanique grave. On oppose la France des Lumières et de la Révolution, l'intelligence et la clarté, à l'Allemagne rêveuse et sentimentale. Pour Lucien Lévy-Bruhl⁷, le piétisme n'est ni un « mouvement » comme les Lumières, ni un « événement » comme la Révolution française, mais une tentative de régénération spirituelle qui a échoué par timidité, irrésolution, manque d'audace, d'idée, d'action. Selon l'auteur de la « Préface » à notre ouvrage, la France de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, centralisatrice, dominée par le catholicisme, marquée par une laïcité militante qui se méfie des phénomènes religieux, a du mal à évaluer une manifestation spirituelle à la fois localisée et diffuse, transversale et diverse.

Abordé uniquement sous l'angle de l'histoire des idées, l'inconsistance supposée du phénomène a conduit à la thèse extrême, reprochée vertement aux Français, que « le piétisme n'existe pas ». Cette affirmation se trouve dans le gros volume de Jean-Baptiste Neveux : « Vie spirituelle et sociale entre Rhin et Baltique. De Johann Arndt à Spener »⁸. La « Préface » replace heureusement cette affirmation lapidaire dans son contexte. J-B. Neveux veut expliquer la crise

⁵ J'ai tenté dans *Fac Réflexion* n° 53, 2000/4, « Le piétisme allemand, indications bibliographiques », p. 26-29, de faire le point sur les parutions en français. Le résultat reste bien maigre. Ce travail venait en complément d'une conférence de Marc LIENHARD sur *Le piétisme allemand*.

⁶ Philippe FORGET (sous dir.), *Nouvelle histoire de la littérature allemande en quatre tomes*. Tome 1 : *Baroque et Aufklärung*, Paris, Armand Colin/Masson, 1998, p. 166-167. Cité dans *Les piétismes à l'âge classique...*, p. 12.

⁷ Lucien LEVY-BRUHL, *L'Allemagne depuis Leibniz. Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne 1700-1848*, Paris, Hachette, 1907 (2^eéd.).

⁸ Jean-Baptiste NEVEUX, *Vie spirituelle et sociale entre Rhin et Baltique. De Johann Arndt à Spener*, coll. Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nanterre, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1967, 935 p.

spirituelle qui marque l'Allemagne de 1750 à 1830, le passage de l'optimisme leibnizien au pessimisme de Schopenhauer. Portant son attention aux réalités politiques et sociales, il dénonce le spiritualisme comme « simple auxiliaire conscient ou instrument aveugle des luttes de pouvoir ». Un prétexte en somme... et la dangerosité des idées « allemandes » (le nazisme !) transparait. Il faut démystifier ce fait et tout ramener à des réalités observables : le politique et le social. C'est dans ce même sens que Michel Godfroid rédige l'article précédemment cité. Selon lui, le piétisme n'aurait été forgé comme concept que pour essayer de lutter contre la modernité envahissante et réagir au processus de désacralisation du monde en les stigmatisant. En réalité, il a été une « nébuleuse de comportements », « un groupe d'hommes qui entre 1670 et 1730 voulait contester le vieux protestantisme »⁹, ce qui ne relève que de l'histoire des protestants à l'époque moderne.

Notre « Préface » dénonce cette « mentalité nationale » (p. 13) de la recherche française qui a constitué un obstacle infranchissable pendant des décennies. Mais les temps changent et ce volume en est un témoin majeur. La nouvelle approche veut se dégager des points de vue particularistes pour le pluridisciplinaire et une perception du phénomène « transdisciplinaire ». Cela conduit à cet ouvrage, très divers par ses contributions, mais qui est marqué par le dynamisme « d'un parcours, une approche en actes » (p. 19) : des analyses théologiques et historiques¹⁰, les grandes figures et les institutions¹¹, la controverse, les influences et les mouvements parallèles¹².

⁹ *Les piétismes...*, « Préface », p. 17.

¹⁰ Johannes WALLMANN, « L'État actuel de la recherche sur le piétisme », p. 31-56.

Hartmut LEHMANN, « La crise religieuse du XVII^e siècle », p. 57-68.

Markus MATTHIAS, « Quelques réflexions sur la théologie de Philipp Jakob Spener », p. 69-88.

¹¹ Anne LAGNY sur le récit de conversion de Francke, dont elle a donné par ailleurs une autre traduction : « Auguste Hermann Francke, récit de conversion », introduction par Dominique BOUREL, traduction par Anne LAGNY, in *Revue de Synthèse*, t. 117, 4^oS. n^o 3/4, 1996, p. 413-424. Un texte fondamental pour le piétisme postérieur (le premier piétisme ne connaissait pas cette expérience soudaine et forte de conversion).

Udo STRÄTER, « Halle, un centre du piétisme », p. 111-128.

Carola WESSEL, « Nikolaus Ludwig von Zinzendorf et la Confrérie morave », p. 129-144.

Hermann WELLENREUTHER, « Deux modèles de mission piétiste : Halle et Herrnhut », p. 145-165.

¹² Avec des contributions diverses sur : la controverse entre l'orthodoxie et le piétisme (Valerio MARCHETTI), Adam Bernd (Rolf WINTERMEYER), le pasteur Süssmilch et les débuts de la science sociale (Jean-Marc ROHRBASSER), John Bunyan (Jacques SYS), l'illuminisme quaker (Jacques TUAL), le cardinal Giovanni Bona (Roberto OSCULATI, spécialiste italien du piétisme, auteur par ailleurs de *Vero cristianesimo. Teologia e società moderna nel pietismo luterano*, Rome-Bari, Laterza, 1990), Jeanne Guyon (Jean-Robert ARMOGATHE), Pierre Poirret (Marjolaine CHEVALIER), Leibniz (Laurence DEVILLAIRS).

Comme l'on souhaiterait que le même effort scientifique soit fait dans le cadre de la théologie évangélique ! Le front de refus de la controverse ne suffit pas pour se débarrasser d'un phénomène aussi complexe et qui a tant influencé le mouvement évangélique, et pas seulement en Allemagne. Nul ne peut ignorer que c'est en fréquentant des réunions moraves à Londres (et en entendant lire la préface de Luther de l'Épître aux Romains !) que John Wesley a trouvé la réponse aux questions qui le tourmentaient depuis sa jeunesse. C'est alors que le « méthodisme » a commencé à se développer, dans le respect de l'anglicanisme où il est né. Le piétisme a une part fondamentale dans le réveil de Genève au début du XIX^e siècle et son extension dans toute la France et au-delà¹³, et ceci en milieu calviniste. Le fameux pasteur Oberlin, du fond de la vallée de la Bruche, au centre du massif vosgien, avait des relations suivies avec les moraves. Une thèse récente le cite à propos de la naissance des Écoles maternelles et prouve la connexion avec le mouvement piétiste¹⁴. Les lignes de force du mouvement : attachement à la Bible et aux fondements de la foi, régénération et conversion personnelle, vie chrétienne conséquente sur les plans éthique et spirituel, communion des saints, sacerdoce universel des croyants, évangélisation et mission, militance sociale, etc. sont un bien commun des Églises évangéliques en général malgré leur grande diversité. Le mouvement, dans l'une ou l'autre forme de ses manifestations, a été régulièrement l'occasion de réveils spirituels dans les grandes et les petites Églises. Dénoncé plus tard par les théologiens respectifs de ces Églises et traditions comme tout à fait incompatible avec elles, ses effets vivificateurs ne peuvent cependant pas être niés.

C'est ainsi que se créent des situations qui peuvent paraître tout à fait étranges. L'influence du mouvement piétiste sur les Assemblées mennonites en est un exemple frappant. Jean Séguy dans sa thèse monumentale sur les Assemblées mennonites de France¹⁵ fait une étude des livres de piété utilisés par les mennonites du XVII^e au XIX^e siècle. Au XVII^e siècle, sur 30 livres répertoriés, il y en a 20 qui sont d'origine mennonite (dont 6 d'inspiration piétiste) et 10 non mennonites, tous piétistes¹⁶. Robert Friedmann, spécialiste de la piété anabaptiste-

¹³. Ce que j'essaie de démontrer dans ma thèse *Jean-Frédéric Nardin, pasteur montbéliardais (1687-1728). Piétisme et réveil*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, p. 13ss.

¹⁴. Loïc CHALMEL, *La petite école dans l'école, origine piétiste-morave de l'école maternelle française*, préface de Jean HOUSSAYE, Berne/Paris, Peter Lang, 1996, 353 p. La correspondance entre Oberlin et la Convention des prédicateurs de Herrnhut a été traduite par Jean-Jacques STRENG pour le Musée Oberlin de Waldersbach.

¹⁵. Jean SÉGUY, *Les assemblées anabaptistes-mennonites de France*, Paris/La Haye, Mouton/EHESS, 1977, 904 p.

¹⁶. *Ibid.*, p. 290-298.

mennonite¹⁷, n'arrive pas à expliquer cette puissante influence dès le XVIII^e siècle. L'opposition entre les deux attitudes à l'égard du salut lui semble totale : jouir du salut dans une expérience individuelle et intérieure pour le piétisme, obéir à l'Évangile en communauté, ceci jusqu'au martyre s'il le faut, pour les anabaptistes. Jean Séguy en donne des explications diverses d'ordre social ou psychosocial, mais la seule nécessité de survie par plus de conformisme avec la société globale ne suffit pas à expliquer cet engouement. Le fameux « Jardin de Plaisance » (*Geistliche Lustgärtlein*), traduit en français et édité par des mennonites en 1892¹⁸ (après avoir connu cinq éditions précédentes en allemand) a marqué la piété mennonite pendant deux siècles. Il présente pourtant une piété exclusivement personnelle et intérieure, y compris pour la Cène, sans aucune allusion à l'Église, à la « *Nachfolge Christi* », à la persécution. On y mentionne le baptême des enfants, certaines fêtes des saints, le bon usage du serment !¹⁹ Et pourtant, les lecteurs ne reniaient pas leur identité mennonite. Ils y puisaient sans doute un puissant revigorant pour leur piété personnelle qui stimulait la piété familiale et communautaire sévère de leur anabaptisme. Personne ne peut nier cette action salutaire dans une situation minoritaire déclinante où le ritualisme et le traditionalisme ne parvenaient que difficilement à maintenir ces assemblées en vie. Les théologiens postérieurs pourront facilement dénoncer l'opposition théologique radicale entre ces deux mouvements, les faits eux sont incontournables.

Il vaudrait donc la peine d'étudier en détail ces connexions, d'autant plus importantes qu'elles sont surprenantes. Ne serait-ce pas une manière de mieux cerner l'identité évangélique dans sa réalité transversale des dénominations, œuvres et mouvements divers, et cela en clarifiant ses fondements historiques les plus profonds ?

La difficulté est peut-être que l'appellation « piétiste » est un quolibet forgé dès le début de l'opposition ouverte au mouvement suscité par Spener à la suite de la publication de ses « *Pia desideria* » en 1675²⁰. Ses contempteurs, après

¹⁷ Jean Séguy tient compte bien entendu du travail de Robert Friedmann (liste de ses ouvrages dans la bibliographie, p. 849) et notamment de son article « Anabaptism and Pietism » dans la *Mennonite Quarterly Review*, avril et juillet 1940, p. 90-128 et 149-169, mais surtout de son *Mennonite Piety through the Centuries. Its Genius and its Literature*, Goshen (Indiana), The Mennonite Historical Society, 1949, XV-287 p.

¹⁸ *Jardin de plaisance des âmes pieuses, contenant des instructions salutaires et des règles de conduite pour mener une vie agréable à Dieu, des prières se rapportant aux fêtes solennelles et à tous les usages de la vie, des exhortations à recevoir dignement la communion. Traduit de l'Allemand, selon le désir de plusieurs anciens Mennonites par Mlle Lebr. Belfort, le 1^{er} décembre 1889, Dépôt chez Amstutz Jean, à Chalembert près Delle, Porrentruy, Impr. du Jura, 1892, 257 p.*

¹⁹ Voir Jean SÉGUY, *op. cit.*, p. 470-472, pour l'analyse de cet ouvrage.

²⁰ Philipp Jakob SPENER, *Pia desideria*, traduction d'Annemarie Lienhardt, notes et postface de Marc Lienhard, Paris, Arfuyen, 1990, 121 p.

1690, se sont donné le nom « d'orthodoxes » (alors que Spener et ses émules étaient convaincus de militer pour le vrai luthéranisme) et ont stigmatisé leurs adversaires par un nom qui évoquait la « bigoterie », les « bigots » (Frömmeler). Le ridicule a la vie dure. Aujourd'hui encore, le vocable « piétiste » dans la *doxa* évangélique classique n'est pas un compliment. Il sous-entend une piété sentimentale, mièvre, sans consistance, digne de pitié voir de mépris, aux antipodes d'une spiritualité moderne, faite de joie, d'épanouissement, d'authenticité, d'engagement. Cela ne facilite pas l'édition de travaux sérieux sur « le piétisme » !

Ce qui est curieux, c'est la persévérance d'une idée qui dans les milieux autorisés d'historiens et de théologiens a non seulement fait son temps, mais est impensable aujourd'hui. Johann Wallmann dans l'ouvrage que nous signalons, fait un état actuel de la recherche sur le piétisme²¹. C'est un texte important, et combien précieux pour tous ceux qui n'ont pas eu accès aux milliers de pages publiées par la recherche allemande depuis plus d'un siècle ! Il signale, bien entendu, le premier travail systématique où le piétisme est étudié dans son ensemble, l'œuvre monumentale d'Albrecht Ritschl (1822-1889) en trois tomes, publiés entre 1880 et 1886²². Dans son effort pour penser le piétisme de façon globale comme phénomène historique, Ritschl y voit la résurgence de la piété pseudo-catholique médiévale monastique, mystique et ascétique, ennemie du monde, repliée sur soi, et l'oppose au protestantisme de culture de la Réforme du XVI^e siècle, vigoureux, dynamique, ouvert au monde. Cette hypothèse un peu méprisante, en relation d'ailleurs avec l'ensemble des thèses de l'effort théologique de Ritschl²³, a marqué fortement les esprits, mais elle n'est plus retenue aujourd'hui. C'est Max Weber qui l'a mise en cause, quelques années après en publiant son « Éthique protestante et l'esprit du capitalisme » en 1904-1905²⁴. Le regard du sociologue a bien remarqué que le piétisme, loin d'être un phénomène historique rétrograde peut être défini comme « ascèse intra mondaine » (on ne quitte ni sa famille, ni le monde), fortement engagée dans la société et particulièrement dynamique : éducation, économie, sciences diverses, politique, ethnologie, linguistique, etc. Carl Hinrichs (1900-1962),

²¹. *Les piétismes...*, *op. cit.* « L'état actuel de la recherche sur le piétisme », p. 31-56. L'auteur est une autorité en ce qui concerne les débuts du piétisme. Cf. son *Philipp Jakob Spener und die Anfänge des Pietismus*, Tübingen, Mohr, 1970, 1986², et de nombreuses autres publications.

²². Albrecht RITSCHL, *Geschichte des Pietismus*, tomes 1-3, Bonn, 1880-1886, reprint Berlin, de Gruyter, 1966.

²³. Markus MATTHIAS, « Quelques réflexions sur la théologie de Philipp Jakob Spener », in *Les piétismes...*, *op. cit.*, p. 75-76.

²⁴. Première version en 1904-1905, deuxième version en 1920, éditée à Tübingen, réédition en 1928, traduction française la plus récente d'Isabelle Kalinowski, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1999.

célèbre historien de l'Église dans la première moitié du XX^e siècle, rompt complètement avec Ritschl et se permet d'affirmer que le piétisme est un véritable mouvement de réforme : « Le piétisme de Halle, avec Hermann August Francke, n'avait rien d'un sentimentalisme mou que l'on associe communément au terme de piétisme : Nous nous trouvons ici en présence d'un mouvement de réforme réaliste et dur, qui s'apparente tout à fait au calvinisme par son activisme économique et social »²⁵. Après cet auteur, le piétisme est perçu comme un véritable facteur de modernisation sociale.

Aujourd'hui, l'intérêt et les études abondantes sur le piétisme ne viennent pas seulement de son influence dans la modernisation sociale, mais comme marquant le changement entre deux mondes : celui de « l'ère théologique » où l'Église domine la société et donne son sens à toute activité humaine, et la modernité où l'Église et les religions perdent de leur influence comme explication du monde et se transforment elles-mêmes, où se forge une nouvelle image de l'homme et de sa relation au monde. Le piétisme aurait servi de relais et marquerait toute la sensibilité moderne. On comprend dans cette perspective les motivations des études actuelles et leur vitalité. « L'enjeu est en effet rien moins que la compréhension de la situation présente²⁶. »

Sans hésiter à nous répéter, nous relançons la question : quel est intérêt de l'étude du piétisme pour la théologie évangélique aujourd'hui ? Le piétisme en tant que mouvement théologique est le sujet de grands débats actuellement chez les spécialistes allemands. Markus Matthias les expose dans sa contribution au volume : « Quelques réflexions sur la théologie de Philipp Jakob Spener » (p. 69-87). Nous l'avons signalé plus haut, Albrecht Ritschl dénonçait un « mysticisme rétrograde », mais il percevait Spener comme non piétiste, bien qu'initiateur du mouvement ! Il reconnaît qu'il n'est pas mystique et s'inscrit dans la ligne de la théologie luthérienne. Emmanuel Hirsch (1888-1972)²⁷ dans son « Histoire de la théologie protestante moderne », estime au contraire que Spener préside la première étape de l'évolution majeure de la théologie protestante vers la modernité : il faut faire reposer la théologie d'abord sur l'expérience et non sur l'autorité scripturaire comme le fait l'orthodoxie. Johannes Wallmann²⁸ rectifie

²⁵ Carl HINRICHS, *Preussen als historisch Problem. Gesammelte Abhandlungen*, Gerhard Oestreich éd., Berlin, de Gruyter, 1964, p. 53.

²⁶ *Les piétismes...*, *op.cit.*, « Préface », p. 11.

²⁷ Emmanuel HIRSCH *Geschichte der neuern evangelischen Theologie im Zusammenhang mit den allgemeinen Bewegungen des europäischen Denkens*, 4 tomes, Gütersloh, Bertelsmann, 1949-1954, cf. le tome 2, ch. 20ss.

²⁸ *Philipp Jakob Spener und die Anfänge des Pietismus*, *op. cit.*

vigoureusement cette affirmation en rappelant le « fondamentalisme biblique » de Spener et estimant que Spener retourne au jeune Luther²⁹ ; ce sont les développements ultérieurs qui s'en éloigneront. Markus Matthias, se basant sur la première opposition du piétisme avec l'orthodoxie dès 1677³⁰ pense que la rupture avec l'orthodoxie est claire dès cette époque³¹.

Le débat reste donc ouvert. Dans ma thèse, je suggérais qu'en effet, Spener et le premier piétisme pré-morave restent luthériens, mais qu'ils revendiquent un luthéranisme conséquent, dénonçant « l'orthodoxie » contemporaine comme une sclérose du luthéranisme originel. Ils militent donc pour un rééquilibrage. Sans jamais contester le luthéranisme orthodoxe, ils signalent que ces vérités doivent se vivre de façon conséquente sur les plans éthique, social, personnel³². Ils rappellent que la foi n'est pas seulement *fides quae creditur* : la foi que l'on croit (la foi objective des confessions de foi), mais qu'elle est aussi *fides qua creditur* : la foi par laquelle on croit (la foi subjective, élan de confiance personnel). Ils insistent sur le Christ *pro me* « pour moi » de Luther. Un rééquilibrage donc et non un virage. Il y aura virage dans certains développements postérieurs, quand le deuxième terme (la foi subjective) sera absolutisé au détriment du premier. Cela donnera naissance à une théologie libérale, valorisant à l'excès l'expérience religieuse au détriment des fondements scripturaires, théologie que les piétistes du XVII^e et du début du XVIII^e siècle auraient dénoncée.

Qu'est-ce donc que le piétisme ? En tant que « bigoterie », effectivement il n'a pas existé quand on le considère dans son ensemble, historiquement, et ne devrait pas exister. Mais en tant que mouvement militant pour le « vrai christianisme », depuis Johann Arndt³³, le christianisme complet et conséquent, il vaut la peine de considérer sérieusement ce mouvement, dans ses excès et dérives malheureuses, comme dans le combat énergique et salutaire qu'il a mené.

Bernard HUCK

²⁹. Ce qui est aussi mon sentiment à propos de Jean-Frédéric Nardin, une génération après, comme je l'ai montré dans ma thèse.

³⁰. Cf. les thèses publiées par Philipp Ludwig Hanneken (1637-1706), professeur de théologie à Giessen, où il veut démontrer que Spener s'écarte de la théologie orthodoxe, (note 60, p. 85 in *Les piétismes...*, *op. cit.*).

³¹. *Les piétismes...*, *op. cit.*, p. 86.

³². C'est l'objet de toute la première partie des *Pia desideria* de Spener.

³³. Johan ARNDT, *Vier Bücher vom wahren Christentum*, publiés de 1605 à 1609. Les *Pia desideria* de Spener, considérés comme le « manifeste du piétisme » sont une introduction à la publication de postilles de Arndt. Voir aussi l'étude étonnante dans notre volume de Roberto Osculati, « Vrai et faux christianisme dans l'œuvre théologique du cardinal Giovanni Bona (1609-1674) » in *Les piétismes...*, *op. cit.*, p. 297-308, qui montre que la problématique n'était pas seulement luthérienne.